

L'année de l'éveil



Charles Juliet

Né en 1934, il travaille quinze ans dans la solitude avant de voir paraître son premier livre (Fragments). Surtout connu pour ses poèmes et son Journal publié à partir de 1978, il obtient en 1989 le Grand Prix des lectrices de Elle pour L'année de l'éveil, un chef-d'œuvre salué par la presse et une révélation pour des milliers de lecteurs.

Placé à trois mois dans une famille de paysans, Charles aurait pu ne jamais quitter ses prairies et ses vaches. Mais son désir d'apprendre le conduira à l'école des pauvres : à douze ans, il devient enfant de troupe.

Froid et privations, vexations et brimades... Il subit la haine des anciens, la cruauté des officiers. Il découvre la solitude, la peur et le doute, mais aussi la tendresse - et les remords - dans l'amour coupable qui le lie à la femme de son chef de section.

A toutes ses questions, à toutes ses blessures, il oppose une obstination pure et silencieuse : obstination à vivre, à croire encore. Comme si les déchirements de l'enfance conduisaient à la paix de l'homme. Il conquiert ainsi la vraie liberté - celle que l'on trouve en soi-même.

Texte intégral

Couverture : droits réservés.



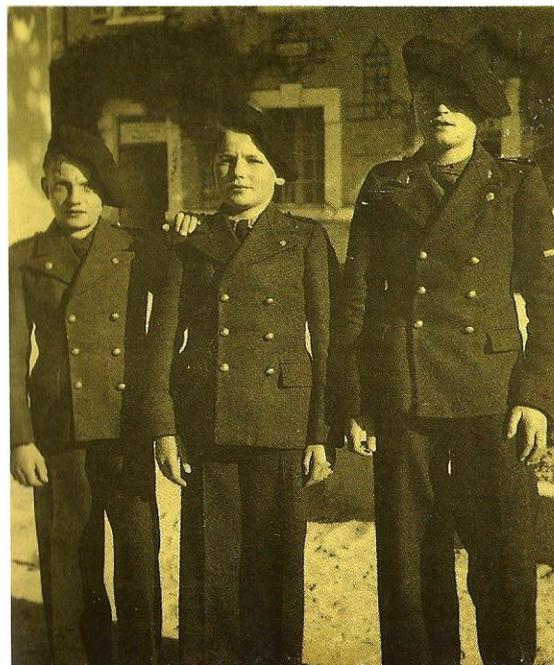
9 782277 228660

FJ 2866 ISBN 2-277-22866-4 X 90 Catégorie **3**



Charles Juliet

L'année de l'éveil



l'infirmerie est comble et ne peut plus recevoir de malades. Voilà pourquoi, par mesure tout à fait exceptionnelle, il est toléré que certains gardent la chambre à la compagnie.

Nous sommes à nos tables respectives, et quand il entre, qu'il voit la classe aux trois quarts vide, le professeur semble offusqué. On lui explique ce qu'il en est. Il hoche la tête, hausse les épaules, nous traite de mauviettes, doute qu'on construise jamais une armée digne de ce nom avec des minables tels que nous. Je suis de mauvaise humeur et ses paroles me mettent en rogne. Je me lève, lui montre mes mains, lui dis que nous sommes démoralisés et que nous en avons marre d'avoir froid et faim. Il ne me répond rien, me fouille de ses yeux perçants, et je dois contracter mes muscles pour qu'on ne me voie pas trembler. Je suis à la table la plus éloignée de son bureau. Du doigt, il m'enjoint de venir m'asseoir devant lui. Il indique également aux autres de se rapprocher de moi. Lui, il reste sur l'estrade, s'installe sur le devant de son bureau, pose les pieds sur le mien, et s'adressant à moi :

– Tu as entendu parler des camps de concentration ?

Je me lève. La peur m'a empêché de saisir ce qui m'était dit. Il répète sa question. Elle me cause une telle surprise que je doute d'avoir bien compris les mots qu'il vient de prononcer.

– Tu en as entendu parler, oui ou non ?

De la tête, je réponds par la négative.

– Tu n'as jamais entendu parler des camps de concentration ?

En silence, honteux, me sentant fautif, je donne la même réponse.

– Vraiment ? Tu n'en as jamais entendu parler ? Mais comment est-ce possible ?

Après un long silence :

– De quel patelin sors-tu ?

Je reste muet. Il me fait asseoir.

– Si tu ne peux parler, au moins tu vas m'écouter.

Il se met à nous raconter... Jeune lieutenant... l'armée en déroute... prisonnier... l'évasion... le refus de la défaite... la haine de cet occupant qui veut dominer le monde... mieux vaut mourir debout que de se donner l'illusion de survivre sous la botte qui vous écrase... le maquis... les voyages à Londres... les sauts en parachute et de nuit... les combats... l'embuscade... l'arrestation... ne sait pourquoi il ne fut pas fusillé... puis le départ pour un voyage qui le conduirait aux derniers degrés de la déchéance et de l'abomination... dans le wagon le premier contact avec la folie et la mort... l'arrivée au camp... les flonflons de l'orchestre... la faim et le froid... la peur... les coups... le travail exténuant... les appels interminables dans le vent glacial de l'aube... la torture... les pendaisons... les exécutions... chaque semaine le tri de ceux qui étaient à peu près valides et de ceux qui partiraient en fumée... l'insupportable odeur de chair brûlée... les monceaux de cadavres que les fours ne pouvaient absorber... puis à la fin, le bombarde-

ment... l'instant où ils se sont rendu compte que les gardes-chiourme avaient fui... une dizaine de jours à attendre l'arrivée des Russes... les journées les plus terribles... la faim, le typhus, la mort plus que jamais présente... des cadavres partout... eux totalement indifférents à ce qui pouvait advenir... trop épuisés pour craindre la mort ou se réjouir de leur proche délivrance...

« De ces quelques mois passés là-bas où nous étions moins que des bêtes, poursuit-il, j'ai tiré deux conclusions : la première est de nature à désespérer. La seconde permet de garder foi en l'homme. Ces conclusions, je veux vous en faire part, et mon souhait serait qu'elles s'impriment en vous et y demeurent. Pour que vous puissiez profiter de mon expérience. Pour que ce que j'ai enduré vous aide à devenir plus tard des hommes lucides, vous aide à bien vous conduire, vous aide à affronter la vie avec un maximum de clairvoyance.

» La première de ces conclusions, fort banale, procède d'un simple constat. Elle peut s'énoncer ainsi : en toute bonne conscience – un jour, je reviendrai sur ce point – l'homme est capable d'infliger à d'autres hommes les choses les plus terribles, les plus atroces. En les écrasant et les humiliant, en les contraignant à perdre toute dignité et à se mépriser eux-mêmes, il vise à tuer leur âme, à les transformer en loques, en déchets puants et repoussants, de sorte qu'à la fin, hébétés, vidés de toute humanité, ne se reconnaissant plus le droit de vivre, ils en viennent à être des victimes

consentantes, à collaborer avec la machine de mort qui travaille à les anéantir. Cela est le premier point. Mais il faut aussi savoir qu'à l'opposé, l'homme peut faire montre d'un dévouement, d'une générosité, d'un héroïsme absolument admirables. Lors de mon prochain cours, je vous raconterai comment des déportés n'hésitèrent pas à mettre leur vie en jeu pour venir en aide à un camarade. Mais là encore les choses ne sont pas simples. Car parmi nous, il n'y avait pas que des gens remarquables. Certains se comportaient de manière honteuse, qui ne m'indignait pas moins que les crimes les plus ignobles perpétrés chaque jour par les Allemands. Donc, lorsque devenus adultes, vous chercherez à sonder ce mystère qu'est l'être humain, à vous faire une juste idée de ce que nous sommes, il vous faudra ne pas perdre de vue que nous avons au moins deux versants. N'en voir qu'un en méconnaissant l'autre, c'est obligatoirement commettre une grave erreur. Si vous ne considérez en l'homme que ce qui le porte au bien, vous êtes d'une certaine manière des idéalistes, et vous serez bien souvent déçus. A l'inverse, si vous ignorez sa meilleure part et vous obnubilez sur ce qui le rend redoutable, malfaisant, vous n'aurez de lui qu'une vision réductrice, inexacte, donc fausse. En ce cas, il est fort probable que vous vivrez dans la défiance, voire le ressentiment ou la haine. Ce qui pourrait vous conduire à tirer cyniquement la conclusion qu'il faut rejeter toute morale, être de ceux qui exploitent et écrasent les autres, ceux

qui, le cas échéant – je n'oublie pas que vous êtes de futurs militaires –, les réduisent à merci, leur infligent des sévices, ou même les éliminent.

» Vous avez peut-être déjà eu l'occasion d'observer cette lutte quasi incessante qui se déroule en vous, ces besoins contraires qui s'entre-combattent. Alors, une fois adultes, que ferez-vous ? Serez-vous de ceux qui cèdent à leurs mauvais penchants, ceux qui ajoutent à la souffrance et au malheur d'autrui ? Ou bien serez-vous de ceux qui luttent pour faire régresser l'ignorance, la bêtise et le mal, ceux qui ont le désir de construire un homme dont nous n'aurions plus rien à craindre, un homme qui ne serait plus capable de commettre les atrocités que notre tragique époque vient de connaître ?

» La seconde conclusion à laquelle je suis parvenu, non moins banale que la première, est également née d'un constat. Un constat qui m'a amené à découvrir que l'homme possède des ressources de courage, de ténacité, d'énergie absolument insoupçonnables. Aux prises avec les pires circonstances, prisonnier des situations les plus désespérées, il trouve en lui les moyens de se rendre quasiment invincible, de déjouer ce qui est conçu pour l'avilir et l'éliminer. S'il veut, il peut surmonter souffrance et désespoir. S'il veut, il peut même vaincre sa peur de la mort. Et lorsqu'il est affranchi de cette peur, il possède une force et une liberté qui lui permettent de tout défier, tout affronter.

» Au maquis, j'avais un grand ami, un homme

qui était pour moi comme un frère. Peu de temps avant que je sois arrêté, il est d'ailleurs mort à mes côtés, la gorge traversée par une balle. Un jour, alors que nous étions traqués par les Allemands et que nous grelottions, enfouis dans la neige, je maugréais, maudissais cette vie que nous menions. Il est vrai que nous étions épuisés. Depuis trois jours, nous n'avions guère ni mangé ni dormi et l'avenir était des plus sombres. Il me rappela à l'ordre, puis conclut, comme s'il émettait une évidence :

» – Si on sait s'y prendre, on peut être heureux même en enfer.

» Cette réflexion, je ne l'ai jamais oubliée. Non plus que ce regard qu'il avait eu. Un regard vibrant de défi, de force, de joie, d'une détermination farouche, qui m'avait immédiatement regonflé.

» L'enfer, peu après, je l'ai connu. Mais à plusieurs reprises, j'ai pu me soustraire mentalement à ce qui voulait m'anéantir. En ces instants, projeté au-delà de tout sentiment nommable, j'ai ressenti une grande paix, et j'adhérais à la vie de toutes les fibres de mon corps. »

Il s'interrompt. Je n'osais le regarder et nous restions silencieux, étreints par une intense émotion.

– Vous êtes encore jeunes, reprit-il après un long moment, mais j'aimerais que vous gardiez en mémoire ce que je viens de vous confier. D'ailleurs, vous pouvez d'ores et déjà en tirer parti.

S'adressant à moi :